

# En pirogue avec Alphonse et le Capitaine

*Si se déplacer à Madagascar peut être en soi une aventure, cela le devient nécessairement quand on opte pour la pirogue. D'Ifaty à Belo, Claire et Reno Marca se sont embarqués pour quatre jours et une nuit de navigation. Récit de la première journée d'un voyage qui comptera bien des émotions...*



Tribune à l'avant  
Jouet de bois.

Sous son faux air de GO pour touristes dynamiques (lunettes de surfeur sur le nez, musculature sans faute), le Capitaine Ranaivo nous inspire immédiatement confiance. C'est un homme d'une petite quarantaine d'années dont on devine immédiatement qu'il est bon et sérieux. Le prix négocié pour le voyage est relativement élevé, mais, nous l'avons bien compris, ce périple demande toutes les compétences d'un marin chevronné : Belo-sur-mer se situe à environ 215 milles<sup>2</sup> d'Ifaty.

Le lendemain à l'aube, la pirogue est prête sur la plage. C'est une silhouette monoxyde fuselée de 7 mètres de long et 60 cm de large environ, aux airs de bobsleigh à voile. L'embarcation est colorée de tons rouges, verts et noirs. En effet, il n'est pas dans la tradition vezo de nommer son bateau et, comme tous les pêcheurs, le Capitaine reconnaît le sien aux couleurs.

Notre chargement est embarqué : bagages, eau et nourriture pour plusieurs jours. La veille, au marché de Tuléar, nous nous sommes équipés de bâches plastique pour protéger les affaires et Reno s'est constitué un petit kit de pêche. Séraphine, la femme du Capitaine, se tient en retrait sur la plage. Ranaivo lui laisse quelques consignes et une réserve d'argent car il ne sera pas de retour avant une semaine, dans le meilleur des cas.

À 7 h 30, nous partons enfin. Le Capitaine, assis à la poupe, donne les premiers coups de pagaie. À la proue se tient Alphonse, un grand gaillard costaud avec une tête de corsaire débonnaire. Il est l'homme à tout faire, bosco des longs voyages de Ranaivo. Au-dessus de nos têtes se dresse la voile de coton tendue sur

un long mât. À tribord, le balancier file sur une eau transparente. Je me retourne une dernière fois pour regarder disparaître Ifaty et ses hôtels en brochette sur la plage. Nous sommes impatients de voguer vers d'autres régions plus rarement fréquentées.

À force de coups de pagaie, le bateau approche sans le franchir, le récif corallien où se brisent les vagues. De nombreux pêcheurs vezos en pirogue y sont au travail depuis la nuit déjà. Certains pêchent au filet, d'autres plongent en apnée, équipés de matériel vétuste. Sous-groupe des Sakalavas, les Vezos (Vez') vivent sur le littoral ouest de Madagascar. Leur nom signifie "pagayer", "ramer". À l'instar des Alakalufs de l'Antarctique ou des Mokens d'Asie du Sud-Est, les hommes de la mer à Madagascar sont des semi-nomades et, bien qu'ils soient nombreux à se sédentariser aujourd'hui, leur recensement reste difficile à établir. En fait, le terme vezo est avant tout rattaché à un mode de vie que quiconque peut embrasser dès lors qu'il pratique une activité liée à la mer. Nous voici donc Vezos d'emprunt pour quelques jours. Ne dit-on pas d'ailleurs à Madagascar que les Bretons sont les Vezos de la France ?

Le Capitaine est enthousiaste : "La nouvelle lune nous est favorable. Nous serons à Belo (Belou) dans trois jours." Mais pour l'instant, il faut aller chercher le vent, plus près du récif. À chaque coup de pagaie, le bois craque, se tord, ondule sous nos fesses. Les pirogues, dont la coque est faite en balsa, un bois léger, sont très fragiles et putrescibles, explique Ranaivo. "Au bout de trois ou quatre ans, elles sont foutues !" Nous tirons des bords pendant plusieurs heures, puis le vent se lève enfin pour nous pousser vers le nord. Nous débarquons à la hauteur du village de Manombo, un lieu que l'on pourrait croire inhabité si quelques pirogues sur la plage ne signalaient la présence de pêcheurs. Nous devons traverser une plaine désolée, tapissée d'un sable brûlant pour rejoindre le hameau en retrait sur les dunes.

Quelques villageois sortent de leurs cahutes à notre arrivée. "Salama !" Les salutations sont polies, mais leur timidité nous donne déjà l'impression d'avoir fait plusieurs jours de mer. Pour notre confort, une voile est aussitôt tendue sur quatre piquets pour faire de l'ombre, puis une femme jette une natte sur le sable. Nous attendons le retour du Capitaine parti acheter du poisson pour nous tous. Une assemblée de

À LIRE

**Madagascar**  
3 mois de voyage sur l'île Rouge de Claire et Reno Marca  
éd. Aubanel  
162 pages, 29 €

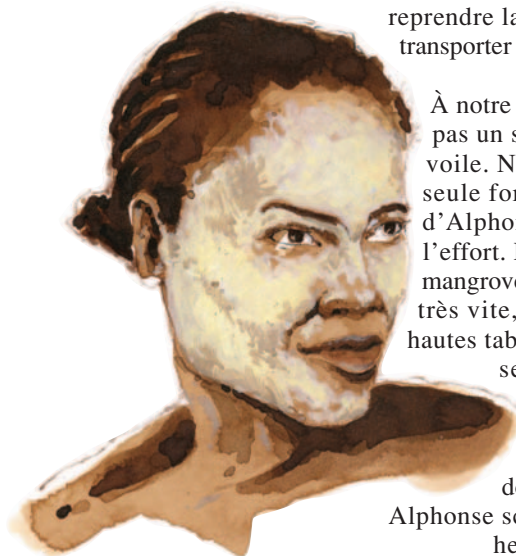
SUR LE WEB

<http://www.reno-marca.com>

1. 1 400 000 Fmg  
soit 350 000 Ariarys = 140 €.  
2. Environ 400 km terrestres.



## Vagabondage



grands yeux curieux se forme peu à peu. Nul ici ne parle français. Dans un silence embarrassé, les *zazakely* scrutent les *vazahas* et vice-versa. En Afrique de l'Ouest, nous appelions ça le "Toubab TV".

Disséminées ça et là sur les dunes, les huttes sont d'une extrême simplicité. Construites en *vondro*, le jonc local, elles ne font que quelques mètres carrés, dont la moitié gagnée par le sable. L'intérieur n'est agrémenté que d'objets de première nécessité : une marmite sur un petit foyer, un seau et une natte pour le couchage. La chaleur créée par les braises y rend l'air, déjà chaud, irrespirable. Comme tout le long du littoral malgache, la pêche est ici le principal moyen de subsistance et permet de faire un peu de commerce sur les marchés environnants.

Ranaivo ramène rougets et capitaines, et disperse gentiment les enfants pour le déjeuner. Il nous raconte qu'il est originaire de Soalara, au sud de Tuléar, et que son père était lui aussi pêcheur. Qu'à la mort de ce dernier, il avait dû délaïsser la mer et travailler dur pour nourrir la famille, mais qu'au bout de huit ans, à la fermeture de l'usine qui l'employait, il avait dû reprendre la pêche. Qu'il préfère aujourd'hui transporter les touristes, activité plus lucrative.

À notre retour à bord, la mer est d'huile et pas un souffle de vent ne vient gonfler la voile. Nos deux hommes progressent à la seule force des bras. Devant nous, le dos d'Alphonse, assis à la proue, se tord dans l'effort. Les fonds, d'abord brouillés par la mangrove, s'éclaircissent à nouveau. Et puis très vite, nous surplombons des sortes de hautes tables circulaires de corail qui caressent dangereusement le ventre de notre esquif, menaçant à chaque instant de nous stopper net. Le Capitaine craint que nous n'endommagions la coque et, à la proue, Alphonse scrute les fonds. Pendant plusieurs heures, nous progressons dans une atmosphère tendue.

À la tombée du jour, nous parvenons sur la plage du village de Fiserenamasay où nous installons un bivouac. Nous pouvons enfin détendre nos jambes engourdis par de longues heures de posture inconfortable. À notre surprise, le Capitaine démonte intégralement le gréement, craignant les vols. La voile lui servira par ailleurs de tente, comme traditionnellement chez les nomades *vezo*.

Au village, nous trouvons une gargote où une femme corpulente et hospitalière nous sert un thé. Malgré les cris d'effroi que provoque chez les plus petits notre présence, l'ambiance, paisible et agréable, nous pousse à arpenter les lieux.

Sur la plage, Alphonse, qui ne s'arrête jamais, a préparé un feu pour le repas. Le poisson cuit en sauce, de la marguerite, est accompagné de riz. Un saladier pour les Malgaches, un petit bol pour les *vazaha*. Mais la chaleur nous a un peu coupé l'appétit. Solo se joint à nous. Pêcheur au village, c'est un sympathique petit gars d'une quarantaine d'années au physique sec mais extrêmement robuste. "La pêche est plus intéressante l'hiver<sup>3</sup>, nous explique-t-il. Car pendant la saison chaude, le poisson se conserve moins bien. Il faut le vendre vite et donc moins cher. Ici, on pêche au fusil à marée basse. C'est peu profond et l'on risque moins de croiser les requins qui rentrent dans le lagon à marée haute."

La nuit tombée apporte la fraîcheur. Nous dormons sur la plage, à même le sable. Un simple drap protège nos jambes des moustiques. Derrière nous, le village s'est tu. Seuls quelques grognements proviennent de l'enclos à cochons. C'est sous une voie lactée cisailée d'étoiles filantes, bercés par le chant du clapot, que nous sombrons dans le sommeil ce soir-là.

Extrait de *Madagascar, 3 mois de voyage sur l'île Rouge* de Claire et Reno Marca

3. L'hiver à Madagascar se situe entre juin et septembre.  
4. 10 000 Ar = 4 €, soit deux-trois fois un salaire quotidien.